Document generated on 08/10/2025 1:17 a.m.

TTR
Traduction, terminologie, rédaction

Les *Letters concerning the English Nation* et les *Lettres écrites de Londres sur les Anglais* : un original dédoublé

Guy Rooryck

Volume 34, Number 1, 1er semestre 2021

La traduction comme acte politique (Europe : 1500-1800)
Translation as a Political Act (Europe: 1500-1800)

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1081496ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1081496ar

See table of contents

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rooryck, G. (2021). Les *Letters concerning the English Nation* et les *Lettres écrites de Londres sur les Anglais* : un original dédoublé. *TTR*, *34*(1), 77–99. https://doi.org/10.7202/1081496ar

Article abstract

This article aims to analyse Voltaire's literary judgements both in the *Letters concerning the English Nation* (1733) and in the *Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets* (1734). Letters XVIII to XXIV deal with various aspects of the fine arts. Our study focuses on the differences and analogies between the two versions and also refers to the modern English translations which, by contrast, bring out the specificity of the English text published in 1733. The creative activity of the translator (in this case John Lockman) manifests itself as an extension of certain figures of rhetoric, in particular those of *brevitas* (brevity) and *amplificatio* (emphasis). The English translation of 1733 most often uses emphasis to underline the illocutionary force of the text. Because of the political context, Voltaire had to take into account censorship in France and downplayed the audacity of his message in French, which was given free rein in the 1733 English version. On the other hand, his judgements respected the criteria of what was considered "good taste" at the time. Although he appreciated the genius of English writers, he often spoke in favour of the restraint of French masterpieces, which, born in the context of a "court society," were constructed through allusive speech and innuendo, in opposition to English writers who did not shy away from expressing the harshness of reality. The enarrative voice of the translator of 1733 tends to intensify Voltaire's judgments and tailors his expressive choices to an English audience. The modern translations (Dilworth (1961); Tancock (1981); Steiner (2007), based on the Jore/Lanson edition (1909)) remain faithful to the assessments of the *Lettres philosophiques* (1734) in an enunciation that softens the illocutionary force of the initial English version, in which Voltaire's thinking with respect to both his critical and favourable judgements was sharpened.

© Guy Rooryck, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les *Letters concerning the English Nation* et les *Lettres écrites de Londres sur les Anglais*: un original dédoublé

Guy Rooryck
Université de Gand

Résumé
L'article a pour objectif d'analyser les jugements littéraires de Voltaire tant dans les *Letters concerning the English Nation* (1733) que dans les *Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets* (1734). Les lettres XVIII à XXIV ont pour sujet différents aspects touchant les belles lettres. Notre questionnement portera sur les différences et les analogies entre les deux versions et renverra également aux traductions anglaises modernes qui, par contraste, font ressortir la spécificité du texte anglais paru en 1733. L'activité créatrice du traducteur (en l'occurrence John Lockman) se manifeste comme une prolongation de certaines figures de rhétorique, en particulier celles de la *brevitas* (concision) et de l'*amplificatio* (emphase). La traduction anglaise de 1733 a le plus souvent recours à l'emphase qui souligne la force illocutoire du texte. En raison du contexte politique, Voltaire se doit de tenir compte de la censure en France et freine en français son audace qui se donne libre cours dans la version anglaise de 1733. Il juge d'autre part selon les critères du « bon goût » de son époque, et bien qu'il apprécie le génie d'écrivains anglais, il s'exprime souvent en faveur de la retenue de chefs-d'œuvre français, qui, nés dans le contexte d'une « société de cour » se construisent par le biais d'une parole allusive faite de sous-entendus, alors que les littérateurs anglais ne reculent pas devant l'âpreté de la réalité. La voix énarrative du traducteur de 1733 a tendance à intensifier les jugements de Voltaire dans une mise en énonciation qui s'adresse à un public anglais. Les traductions modernes (Dilworth (1961); Tancock (1981); Steiner (2007), basées sur l'édition Jore/Lanson (1909)) reprennent, en revanche, les appréciations des *Lettres philosophiques* (1734) dans une mise en énonciation adoucissant la force illocutoire de la version anglaise initiale qui, elle, aiguise la pensée de Voltaire dans ses jugements tant critiques que favorables.
Mots-clés : paratopie, voix énarrative, amplification, bon goût, mise en scène de l'énonciation

Abstract
This article aims to analyse Voltaire's literary judgements both in the *Letters concerning the English Nation* (1733) and in the *Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets* (1734). Letters XVIII to XXIV deal with various aspects of the fine arts. Our study focuses on the differences and analogies between the two versions and also refers to the modern English translations which, by contrast, bring out the specificity of the English text published in 1733. The creative activity of the translator (in this case John Lockman) manifests itself as an extension of certain figures of rhetoric, in particular those of *brevitas* (brevity) and *amplificatio* (emphasis). The English translation of 1733 most often uses emphasis to underline the illocutionary force of the text. Because of the political context, Voltaire had to take into account censorship in France and downplayed the audacity of his message in French, which was given free rein in the 1733 English version. On the other hand, his judgements respected the criteria of what was considered "good taste" at the time. Although he appreciated the genius of English writers, he often spoke in favour of the restraint of French masterpieces, which, born in the context of a "court society," were constructed through allusive speech and innuendo, in opposition to English writers who did not shy away from expressing the harshness of reality. The enarrative voice of the translator of 1733 tends to intensify Voltaire's judgments and tailors his expressive choices to an English audience. The modern translations (Dilworth (1961); Tancock (1981); Steiner (2007), based on the Jore/Lanson edition (1909)) remain faithful to the assessments of the *Lettres philosophiques* (1734) in an enunciation that softens the illocutionary force of the initial English version, in which Voltaire's thinking with respect to both his critical and favourable judgements was sharpened.
Keywords: paratopia, enarrative voice, amplification, "bon goût," communicative framing

Introduction

La présente contribution tentera de démontrer, à travers le prisme des jugements littéraires de Voltaire, que si les *Letters concerning the English Nation*, les *Lettres écrites de Londres sur les Anglais* et les *Lettres philosophiques* relèvent d'une force illocutoire analogue, elles se différencient toutefois par une mise en énonciation propre à chacune des parutions de ce texte à visages multiples[1]. Une confrontation de l'édition anglaise de 1733 avec des retraductions modernes fera par ailleurs ressortir l'intensité de la version ancienne.

1. V. aussi Rooryck et Jooken (2019) où sont analysées les lettres philosophiques consacrées à Descartes et Locke. La présente contribution approfondit certains arguments à partir d'un angle pragmatique et s'arrête aux passages consacrés à la littérature.

Si l'on considère l'ensemble de ces *Lettres* dans les deux langues concernées comme un acte de langage, nous savons depuis les études d'Austin, de Searle et d'autres pragmaticiens que le sens du texte ne se réduit pas à son simple contenu linguistique, mais qu'il s'exprime aussi par une « force illocutoire » que Dominique Maingueneau définit comme la façon dont l'acte de langage « doit être reçu par le destinataire ». « L'acte de langage n'est réussi », ajoute-t-il, « que si le destinataire reconnaît l'intention associée conventionnellement à son énonciation » (1990, pp. 6-7). Or il s'agit bien ici de convaincre un public et de l'initier à des idées nouvelles par le biais d'une comparaison implicite, qui, sous le couvert de l'univers anglais, remet en question certains préjugés religieux et politiques de l'absolutisme français. Dans sa célèbre formule où il se distancie de Rousseau en affirmant que, pour lui, écrire c'est agir[2], Voltaire exprime explicitement qu'il mène un combat inscrivant son discours dans une remise en question de la société de l'époque. Et, de fait, les autorités françaises reconnaissent ces intentions discursives qu'elles reçoivent comme subversives ou hétérodoxes et qu'elles dénoncent en réagissant par la censure, l'interdiction, voire l'exil et l'emprisonnement. Les *Lettres philosophiques* furent brûlées et lacérées le 10 juin 1734, l'imprimeur rouennais Claude Jore fut un temps embastillé et Voltaire trouva refuge à Cirey. Par précaution, il fragmentera ensuite l'ouvrage en le dissimulant dans ses *Mélanges*. Gustave Lanson en son temps a souligné abondamment cet aspect subversif du texte; il a parlé d'une véritable « bombe » et a affirmé entre autres que « ces insolentes lettres indiquaient tout un programme révolutionnaire » (1909, p.51).

Le discours de Voltaire, qui porte en lui à la fois une composante philosophique et une composante littéraire, procède de ce que Dominique Maingueneau et Frédéric Cossutta appellent « un discours constituant », c'est-à-dire « un discours fondateur qui s'autorise de lui-même, en surplomb de tout autre discours, tout en se posant comme dépendant d'une source légitimante » (1995, p. 113). Dans le cas des *Lettres*, cette source se dédouble, la part philosophique se réclamant de la Raison, la part littéraire du Bon Goût. Maingueneau précise une caractéristique essentielle du discours constituant, à savoir la problématique du lieu où se situe celui qui parle :

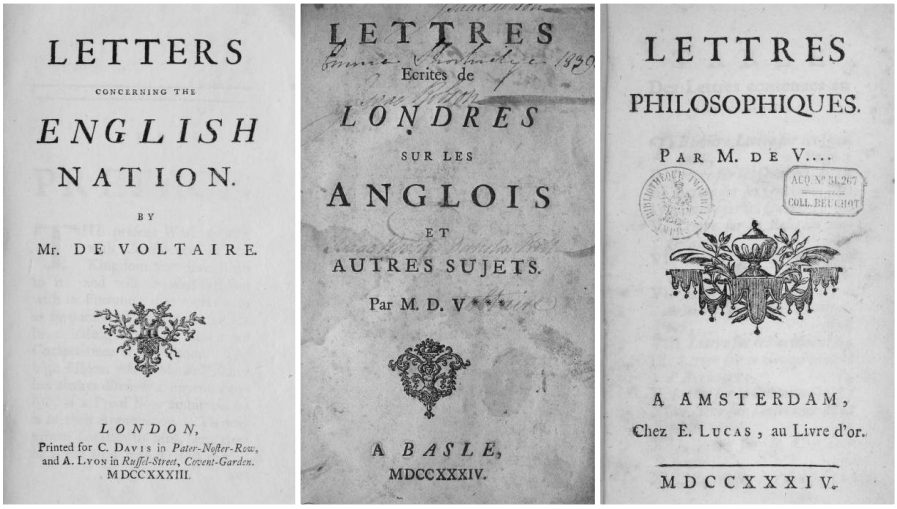
2. Voir la lettre à Jacob Vernes d'avril 1767 : « Jean-Jacques n'écrit que pour écrire et moi j'écris pour agir » (*Correspondance,* 1983, t. VI, p. 1084).

> Celui qui énonce à l'intérieur d'un discours constituant ne peut se placer ni à l'extérieur ni à l'intérieur de la société : il est voué à nourrir son œuvre du caractère radicalement problématique de sa propre appartenance à cette société. Son énonciation se constitue à travers cette impossibilité même de s'assigner une véritable « place ». Localité paradoxale, *paratopie*, qui n'est pas l'absence de tout lieu, mais une difficile négociation entre le lieu et le non-lieu, une localisation parasitaire, qui vit de l'impossibilité même de se stabiliser. (2004, pp. 52-53)

Cette « problématique de l'appartenance à la société » s'exprime dans le cas de Voltaire tant à travers les errances de l'auteur que dans l'édition de ses textes. Voltaire s'exile à Londres, se réfugie en des lieux frontaliers comme Cirey ou Ferney, ou s'établit un temps chez Frédéric II. Non sans proclamer en même temps son affection pour la France, il fuit ainsi le système politique et judiciaire qu'il dénonce. L'aspect paratopique s'inscrit également dans l'appareil péritextuel de ses ouvrages. Dans le cas qui nous occupe, seule la page de titre de l'édition anglaise est transparente. Y figurent les imprimeurs Davis et Lion, Londres comme lieu d'édition et le nom de Voltaire en toutes lettres. L'année suivante, en 1734, Thiriot fait paraître sous une fausse adresse[3] les *Lettres anglaises* dont le titre précise qu'elles sont écrites « de Londres ». Au même moment, Voltaire charge sur le continent l'imprimeur Claude François Jore de diffuser, à nouveau sous une fausse adresse[4], une deuxième version avec quelques variantes et avec l'ajout de la célèbre vingt-cinquième lettre s'attaquant à Pascal.

3. La page de titre mentionne « A Basle » sans éditeur. En réalité l'ouvrage a été publié à Londres chez William Bowyer.

4. Amsterdam au lieu de Rouen.



London, C. Davis and A. Lyon, 1733 | Basle [Londres, W. Bowyer], 1734 | Amsterdam, Lucas [Rouen, Jore], 1734

Figure 1. Éditions des *Lettres anglaises*, ensuite *Philosophiques*

L'enjeu même des lieux s'exprime de façon obvie dans des témoignages qui relèvent de ce que Genette appelle « l'épitexte privé »[5], plus particulièrement dans la *Correspondance* de Voltaire. Ainsi, dans une lettre du 6 décembre 1732 adressée à Jean Baptiste Formont à propos de John Locke, Voltaire se dit forcé de reformuler la Lettre XIII qu'il consacre au philosophe de l'empirisme : « Je suis obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. Locke, parce qu'après tout je veux vivre en France et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un Anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrai dire trop fortement à Londres » (1963, t. I, p. 345). La paratopie ou l'impossibilité de stabiliser l'endroit d'où émerge la parole agissante manifeste ici un clivage entre Londres et Paris. Londres, l'Angleterre, est le lieu de la pensée et de la liberté d'opinion, l'audace provocatrice peut s'y manifester en plein jour; Paris, la France, en revanche, est le lieu de la feinte, de la clandestinité, de la parole étouffée, mais aussi l'endroit d'un attachement entravé qui contraint à la défiance et qui nécessite

5. Dans *Seuils*, Genette définit l'épitexte privé par la présence d'« un destinataire premier [...] à qui l'auteur s'adresse [...] fût-ce avec l'arrière-pensée de prendre ultérieurement le public à témoin de cette intervention » (1987, p. 341).

pseudonymes et déguisements, anonymat et fuite vers les frontières. Les *Lettres*, d'abord écrites « de Londres » en deux langues, se font ensuite « philosophiques » en France dans une édition rouennaise qui se donne pour amstellodamoise. C'est en tant que membre reconnu de la République des Lettres que Voltaire s'exprime sur Locke et Newton, sur la tolérance religieuse et les institutions en Angleterre, mais c'est aussi en détenteur du bon goût hérité de la France monarchique qu'il juge et compare les écrivains anglais et français. Le propos est analogue dans les trois textes, à la fois philosophique et littéraire, mais de la localisation et de l'appartenance problématiques émergent bel et bien deux énonciations distinctes, l'une en français et l'autre en anglais.

La scénographie de l'énonciation des deux textes londoniens édités par Thiriot diffère d'emblée par une préface dont l'édition Jore est dépourvue. Y prend la parole un éditeur anonyme (en fait Thiriot) qui évalue le texte et justifie sa publication. L'argumentaire péritextuel des deux versions s'accorde sur une prise de parole qui se fraie un chemin sur le mode de la prétérition : les lettres sont d'ordre privé, elles sont écrites pour un ami, « pas pour être publiques » (*Préface*, p. i), « not designed for the public » (*ibid*., p. iii). L'impact préfaciel diffère cependant; la version anglaise, longue de six pages (alors que la française en compte à peine deux), mentionne à sept reprises explicitement le nom de Voltaire dont l'ouvrage méritait la publication entre autres grâce à l'ardeur, « the noble fire » (*ibid*., p. v) de son style. Le texte français en revanche n'insiste pas sur l'identité de M.D.V***; l'auteur devient dans la préface « une personne fort connue dans le monde » (*ibid*., p. i) qui a tout fait pour arrêter l'impression d'un livre jugé dangereux. Cette version française se donne par ailleurs comme un original dont le manuscrit a été traduit en anglais[6]. Voltaire dira dans sa *Correspondance* que « c'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original[7] » (1963, t. I, p. 417). On sait que la thèse de Harcourt Brown selon laquelle Voltaire aurait écrit lui-même une grande partie des *Lettres* en anglais a été contestée par Patrick Lee et Nicolas Cronk dans des articles qui plaident pour une traduction anglaise due à John Lockman[8].

6. « Deux Anglais traduisirent [ces *Lettres*] en 1732; l'une fut imprimée aussitôt et connut un débit prodigieux » (*Préface*, p. i).

7. Lettre de Voltaire à Jacques-François de Sade du 29 août 1733.

8. V. Harcourt Brown (1967), Nicholas Cronk (2001) et J. Patrick Lee (2001). John Lockman avait déjà traduit la *Henriade* en anglais : *Henriade. An epick poem in ten*

La voix énarrative

Arrêtons-nous un instant à l'instance traductrice, à la fois réceptrice d'un texte source et émettrice d'un texte cible. L'exposition, l'explication, les précisions qu'apporte le traducteur relèvent toutes de l'énarration. Par *enarratio*, les Anciens entendaient une lecture explicative qu'exigeaient certaines difficultés textuelles, ce que Quintillien dans son *Institution oratoire* appelait *enarratio poetarum*, la lecture commentée. On retrouve ensuite le terme chez saint Jérôme, qui, au sein de son travail de traduction, en fait un instrument d'exégèse, comme l'a démontré Michael Graves (2007)[9]. La voix énarrative peut se lire comme un commentaire qui investit la version originale; elle subsume réception et émission à travers un filtre interprétatif. Tantôt elle prend en surface l'apparence visible d'un texte second dans des préfaces, des notes ou d'autres paratextes en marge, tantôt, comme dans le cas qui nous occupe, elle s'intègre au creux de la traduction, ne se manifestant ainsi qu'à celui qui la confronte au texte original.

La voix énarrative remplit entre autres une fonction argumentative qui est omniprésente dans les traductions de textes philosophiques[10]; elle peut en effet s'insinuer dans le discours en vue d'expliciter le raisonnement, de le rendre plus clair, de le renforcer même, ou elle peut au contraire le tempérer, voire le contester. Les Lumières établissent les structures d'un savoir qui remet en cause les fondements religieux et philosophiques sur lesquels s'appuyaient les autorités politiques de la société occidentale. La traduction diffuse ces idées nouvelles par une voix argumentative qui s'articule selon deux modes différents, celui de l'amplification et celui de la réticence.

Dans son ouvrage *The Spread of Novels*, Helen McMurran (2011)[11] a démontré dans le domaine du roman combien la traduction au XVIII[e] relève de ce que les Anciens appelaient l'*inventio*, une activité

canto's (London, C. Davis, 1732).

9. « More advanced exegesis [...] belonged to the sphere of enarratio. Jerome's greatest emphasis as a Hebraist lay in the area of enarratio: the exposition of the text, the explanation of difficulties, linguistic analyses, and the precision of background information » (Graves, 2007, p. 33).

10. Ma collègue Lieve Jooken et moi avons étudié les différentes fonctions de la voix énarrative dans certaines traductions de textes philosophiques au temps des Lumières (v. Rooryck et Jooken, 2013, 2018).

11. L'auteure voit entre le traducteur et l'auteur « [a] creative relationship » (2011, p. 75).

créatrice qui permet d'interpréter les interventions des traducteurs comme une prolongation de certaines figures de rhétorique. Ainsi les suppressions et les ajouts sont conformes aux procédés de la *brevitas* (concision) et de l'*amplificatio* (emphase). Cela vaut aussi pour les textes philosophiques. Les libertés prises, loin d'être gratuites, font apparaître en filigrane des pratiques culturelles qui font sens. Certaines traductions, comme celle de *L'homme machine* de La Mettrie en anglais, renforcent par l'entremise de l'emphase le projet illocutoire du texte original, alors que d'autres traductions, comme celles de textes de Hume en français, portent en elles la marque d'une parole s'exprimant au contraire dans la réticence ou la contrainte à l'ombre d'une censure qui fait apparaître en négatif la subversion d'un discours interdit[12].

Voltaire consacre dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* un chapitre à l'amplification, qu'il considère comme un défaut rhétorique, un « art d'être diffus », écrit-il, « une extrême intempérance » (2019 [1770-1772], p. 215). Cela vaut pour les œuvres poétiques, où élégance et clarté sont depuis le Grand Siècle considérées comme les garantes du beau style. Lorsqu'il s'agit cependant de combattre *l'infâme*, la superstition et l'intolérance, le langage de la raison épouse volontiers l'expressivité polémique d'une philosophie militante. Dans l'article « Gens de Lettres » que Voltaire rédige pour l'*Encyclopédi*e, il précise que, pour lui, « c'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des *gens de lettres;* & quand il se joint au bon goût, il forme un littérateur accompli » (*Encyclopédie,* 1757, vol. VII, p. 599). Les *Lettres philosophiques* présentent dans toute la partie qui traite de la situation religieuse, politique, institutionnelle et scientifique en Angleterre cette parole véhémente, propre à la philosophie, qui en France doit cependant être contenue en raison des risques qu'elle comprend. La défense du bon goût se manifeste dans les Lettres XVIII à XXIV qui contiennent des jugements sur les belles lettres. Dans la version anglaise des *Letters concerning the English Nation*,

12. Le traducteur anonyme de *L'homme machine* de La Mettrie (*Man a machine*, London, 1748) amplifie le caractère pamphlétaire du texte original et renforce sa teneur polémique (v. Jooken et Rooryck, 2011), alors que quand Samuel Formey édite en les préfaçant les *Essais philosophiques sur l'entendement humain* de Hume dans une traduction de Jean-Bernard Mérian, tout le discours paratextuel se contorsionne sur le mode de la prétérition : « Le fonds général de pyrrhonisme qui règne [dans ces Essais] et le peu de ménagement avec lequel les vérités de la religion [...] y sont attaquées, semblent engager à dérober plutôt qu'à répandre la connaissance de cet ouvrage » (Hume, 1758, p. xiv).

le discours voltairien, qui n'est pas bridé par la prudence, peut partout donner libre cours à la véhémence de l'argumentation et la voix énarrative dit fortement à Londres ce qu'il faut déguiser à Paris. Les retraductions anglaises récentes en revanche, qui suivent toutes le texte de Lanson et reprennent donc l'édition Jore, sont bien plus tempérées que la traduction de Lockman. Dans les exemples qui suivent nous comparerons la version des *Lettres anglaises* à celle des *English Letters* et confronterons celles-ci à trois traductions modernes dues respectivement à Ernest Dilworth, Leonard Tancock et Prudence Steiner. Nous présenterons les extraits selon un schéma récurrent comprenant d'abord le texte de l'édition française des *Lettres écrites de Londres* (1734)[13], suivi du texte anglais de 1733 dans l'édition de Nicholas Cronk, et des trois traductions anglaises récentes, comme suit :

Tableau 1. Présentation des extraits

<table>
<tr><td colspan="3">Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets par M. D. V***.
A Basle [Londres : W. Bowyer], 1734. (Orthographe moderne)</td></tr>
<tr><td colspan="3">Letters concerning the English Nation by Mr. de Voltaire.
London, Davis and Lyon, 1733.
Édition de Nicholas Cronk, Oxford, Oxford University Press, 2009 [1994].</td></tr>
<tr><td>Philosophical Letters (Letters Concerning the English Nation).
Translated, with an Introduction, by Ernest Dilworth. Minneapolis, Bobbs-Merrill, 1961 et Mineola, New York, Dover Publications, 2003.</td><td>Letters on England.
Translated with an Introduction by Leonard Tancock. London, Penguin Books, 1980 & 2005.</td><td>Philosophical Letters. Or, Letters Regarding the English Nation.
Edited, with an Introduction, by John Leigh, Translated by Prudence L. Steiner. Indianapolis and Cambridge, Hackett Publishing Company, 2007.</td></tr>
</table>

Ayant consacré récemment avec Lieve Jooken un article sur l'amplification dans les passages « philosophiques » des *Lettres* (Rooryck et Jooken, 2019), je me bornerai ici à mentionner un seul exemple représentatif. Dans la lettre XIV, où Voltaire évoque Newton pour l'opposer à Descartes, la voix énarrative argumente de façon bien plus appuyée que dans le texte français. Dans les éditions modernes en revanche la traduction se rapproche de la version française initiale plus tempérée.

13. Dans tous les exemples cités ici le texte des *Lettres écrites de Londres* est identique à celui des *Lettres philosophiques*.

Tableau 2. Exemple de la traduction d'un passage « philosophique »

Il [Descartes] crut longtemps qu'il était nécessaire de **fuir les hommes**, et surtout sa patrie, **pour philosopher en liberté**. Il avait raison; les hommes de son temps n'en savaient pas assez **pour l'éclaircir**, et n'étaient guère capables que **de lui nuire**. (1734, p. 109)		
He was a long Time of Opinion, that it would be necessary for him **to fly from the Society of his Fellow Creatures**, and especially from his native Country, **in order to enjoy the Happiness of cultivating his philosophical Studies in full Liberty. *Des Cartes* was very** right, **for** his Contemporaries were not knowing enough **to improve and enlighten his Understanding**, and were capable of little else than of **giving him Uneasiness**. (2009 [1733], p. 63)		
For a long time he believed that **in order to philosophize freely** he would have **to escape from society**, and especially from his native country. He was right; the men of his time knew too **little to help him clarify his ideas**, and were in fact capable of little more than **doing him harm.** (Dilworth, 1961, p. 62)	For a long time he believed it necessary **to avoid the company of men**, and especially his own country, so as **to meditate in freedom**. He was right; the men of his time did not know enough **to enlighten him**, and could scarcely **do anything but harm him**. (Tancock, 1980, p. 69)	He thought for a long while that, **to philosophize freely**, he had **to fly from mankind** and especially from his country. He was right; the men of his time knew too little **to enlighten him** and were at **best able only to harm him**. (Steiner, 2007, p. 48)

Les 40 mots du texte français passent à 72 dans la version de Lockman. « Fuir les hommes » est rendu par « to fly from the Society of his Fellow Creatures »; « pour philosopher en liberté » devient « in order to enjoy the Happiness of cultivating his philosophical Studies in full Liberty »; « il avait raison » est traduit par « he was **very** right »; le point-virgule est explicité par la préposition « for »; « *éclaircir* » s'accompagne d'un synonyme et d'un complément (« to improve and enlighten his Understanding ») et « lui nuire » est rallongé en « giving him Uneasiness ». Les mots « Understanding » et « Uneasiness » évoquent par ailleurs un vocabulaire lockien, « uneasiness » étant un terme que Pierre Coste avait eu du mal à reproduire en français. Faute de mieux, il s'était rabattu sur « inquiétude » (Jooken et Rooryck, 2010). Le contraste avec les traductions anglaises modernes est saisissant. Dans ces dernières, en effet, la voix énarrative est bien plus neutre, elle reste au plus près du texte français dont elle reprend la retenue et s'éloigne ainsi de la force illocutoire du discours voltairien qui agit sur son environnement

en dénonçant les obstacles qui nuisent à la liberté de penser. « To philosophize freely » ou « to meditate in freedom » reprennent « philosopher en liberté » et sont loin d'avoir l'impact de « in order to enjoy the Happiness of cultivating his philosophical Studies in full Liberty ». « [G]iving him Uneasiness » disparaît au profit du verbe « to harm, « nuire ».

L'emphase dans les *Letters concerning the English Nation*

Reste à savoir si ces procédés d'éclaircissement, d'explicitation et de renforcement, omniprésents dans toute la partie des *Letters concerning the English Nation* qui exprime de façon sous-jacente une critique de la société française, se retrouvent également dans la partie de l'ouvrage que Voltaire a consacrée à la littérature. Dans un article sur les *Lettres anglaises*, Nicholas Cronk (1997) souligne la double nature du texte, qui est « destiné aux lecteurs des deux côtés de la Manche[14] ». Il insiste par ailleurs sur une des différences essentielles entre les versions françaises et la version en anglais, à savoir que cette dernière imprime les textes anglais originaux au-dessus ou en-dessous des traductions que Voltaire a entrepris de donner de certains fragments d'œuvres anglaises, ce qui permet au lecteur d'outre-Manche qui est bilingue de mieux saisir la façon dont Voltaire traite les extraits qu'il commente[15]. Ces ajouts relèvent pleinement de l'amplification et du renforcement du sens. Sans nous attarder ici sur ces traductions voltairiennes dont Cronk démontre qu'il s'agit d'imitations dans l'esprit néoclassique de l'époque, remarquons toutefois que les trois versions modernes les intègrent de façon différente.

14. « The 'Lettres anglaises' are thus a bifocal text (or cluster of texts), aimed at readers on both sides of the Chanel » (Cronk, 1997, p. 102).

15. « In the *Lettres philosophiques*, as in the *Lettres de Londres sur les Anglais,* the extracts from the authors discussed in Letters XVIII, XX, XXI and XXII appear in French only; in the *Letters concerning the English nation*, the literary extracts appear (with one exception) both in the English original and in French translation; the two texts are printed sequentially, giving the four letters an entirely distinctive appearance » (Cronk, 1997, p. 103).

Tableau 3. Langue des citations d'auteurs

Lettres écrites de Londres, 1734	*Letters concerning the English Nation, 1733*	*Ernest Dilworth, 1961*	*Leonard Tancock, 1980*	*Prudence L. Steiner, 2007*
LXVIII Shakespeare FR Dryden FR	**LXVIII** Shakespeare AN > FR Dryden AN > FR	**LXVIII** Shakespeare AN > FR Dryden FR (< note AN)	**LXVIII** Shakespeare FR Dryden FR	**LXVIII** Shakespeare AN > FR + **(re)traduction AN** Dryden FR + **(re)traduction AN**
LXX Hervey FR	**LXX** Hervey FR	**LXX** Hervey FR + **(re)traduction** en AN + AN original	**LXX** Hervey FR	**LXX** Hervey FR + AN original
LXXI Boileau FR Rochester FR Waller FR	**LXXI** Boileau FR > Oldham AN Rochester FR < AN Waller FR < AN	**LXXI** Boileau FR > Smollett AN Rochester FR < AN Waller FR < AN	**LXXI** Boileau FR Rochester FR Waller FR	**LXXI** Boileau + trad. AN de S Rochester FR + **(re)traduction AN** Waller FR + **(re)traduction** AN et AN original
LXXII Pope FR	**LXXII** Pope FR < AN	**LXXII** Pope FR < AN	**LXXII** Pope FR	**LXXII** Pope FR < AN

AN = anglais; FR = français; AN >FR signifie qu'y figurent d'abord le texte anglais et ensuite sa traduction française; FR < AN que la version française précède le texte anglais qui suit.

Dilworth reproduit à quelques variantes près l'édition des *Letters concering the English Nation* en ajoutant les originaux, Tancock n'en donne aucun et se contente des textes français, Prudence Steiner, quant à elle, est la plus explicite, puisqu'elle ajoute non seulement les originaux mais retraduit en outre à quatre reprises elle-même en anglais les versions libres de Voltaire.

Quoi qu'il en soit, les lecteurs anglais de 1733 étaient à même de procéder à des recoupements et de constater entre autres comment Voltaire avait ajouté dans ses traductions d'extraits de Shakespeare, de Lord Hervey, de Rochester et de Pope des invectives anticléricales qui sont absentes des textes originaux auxquels les lecteurs français de 1734 n'avaient pas directement accès. En voici quelques exemples en guise d'illustration :

(LXVIII) **Shakespeare,** extrait de *Hamlet* (1734, p. 163)

Qui pourrait sans toi [sans la mort] supporter cette vie,

De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie

(LXX) [**Lord Hervey** (qui n'est pas mentionné explicitement)], extrait du poème *Vers sur l'Italie* (1734, p. 182)

L'extravagante comédie

Que souvent l'Inquisition

Veut qu'on nomme religion;

Mais qu'ici nous nommons folie

(LXXI) **Rochester,** extrait de *Satire against Man* (1734, pp. 187-188; comparaison avec Boileau)

Ce mystique encloître, fier de son indolence,

Tranquille au sein de Dieu, qu'y peut-il faire? Il pense.

Non, tu ne penses point, misérable, tu dors.

(LXXII) **Pope,** extrait du poème *The Rape of the Lock* (1734, p. 199)

En chansonnant les gens l'Evangile à la main

Dans les Lettres XVIII à XXIV, la version anglaise amplifie, explicite et concrétise davantage le propos que le texte français, qui en regard présente une écriture plus contenue. Prenons par exemple ce jugement à propos de Shakespeare :

Tableau 4. Jugement à propos de Shakespeare

Il [Shakespeare] **avait** un génie **plein de** force et de fécondité, de naturel et de sublime, **sans la moindre étincelle de bon goût et sans la moindre connaissance de règles.** (1734, p. 158)		
Shakespear **boasted** a strong, fruitful Genius: **He was** natural and sublime, **but had not so much** as a single Spark of good Taste**, or knew one Rule of the Drama.** (2009 [1733], p.166).		
He was a fecund genius, **full of** vigor, ranging from simple naturalness to the sublime, without the least glimmer of taste or the slightest knowledge of the rules. (D, p. 85)	**He had** a strong and fertile genius, **full of** naturalness and sublimity, without the slightest spark of good taste or the least knowledge of the rules. (T, p. 92)	**His genius was** strong and fertile, **full of** nature and sublime, without the slightest spark of good taste, and without the least understanding of the rules. (S, p. 69)

Les trois traductions modernes reprennent le phrasé français, un seul verbe gère toute la phrase « il avait un génie plein de... » (he had a genius full of...), alors que la version de 1733 s'articule autour de quatre verbes (to boast [se prévaloir], to be, to have et to know) et concrétise le propos en ajoutant que Shakespeare *dédaignait* « one Rule of the Drama ». L'absence de bon goût (« good taste ») est un fil rouge dans le discours voltairien sur les hommes de lettres. Ce discours a pour origine ce que Norbert Elias a appelé la « Société de cour » (1974) qui pour lui est l'émanation suprême d'une civilisation française trouvant son apogée sous Louis XIV. Dans son ouvrage *Entre les langues*, le philosophe Heinz Wismann précise que :

> À la Cour, l'élitisme des courtisans consistait à donner à penser qu'ils comprenaient à demi-mot. Rien n'était jamais dit. Ainsi, peu à peu la langue française s'est-elle rétrécie. Néanmoins et pour cette raison même, elle est devenue incomparable pour un autre exercice littéraire. Le fait que cette langue peut à tout moment être chargée de tant de sous-entendus lui confère une richesse implicite infinie [...]. Le français est une langue allusive; on dit *plus ou moins*. (2012, pp. 80-81)

L'exemple à imiter venait d'en haut. Saint-Simon, qui lui-même écrivait ses *Mémoires* en cachette, insiste sur un Louis XIV qui est avare en paroles : « Jamais personne ne vendit mieux ses paroles, son souris [sourire] même, jusqu'à ses regards. Il rendit tout précieux par le choix et la majesté, à quoi la rareté et la brèveté [brièveté] de ses paroles ajoutait beaucoup » (1985, t. V, p. 527). Le linguiste Karl Vossler affirme dans son livre devenu un classique sur l'histoire du français littéraire que « le

dogme du bon goût s'est élaboré sur le terrain courtois de l'aristocratie de l'esprit » (1923, p. 294). Le traducteur des *Voyages de Gulliver* de Swift, l'abbé Desfontaines, s'accorde ainsi le droit de supprimer « des choses qui rendues littéralement en français auraient révolté le bon goût qui règne en France » (1728, pp. xv-xvi). Le sous-entendu, l'allusion, la litote, la brièveté du propos sont garants de ce bon goût qui répugne à l'explicite, à l'emphase et à la grossièreté. Desfontaines raille ainsi dans sa Préface le *Pantagruel* de Rabelais, que Voltaire dénigre lui aussi dans une comparaison dont Swift sort gagnant :

Tableau 5. À propos de Swift et de la comparaison faite avec Rabelais

<table>
<tr><td colspan="3">[...] mais on lui [à Swift] fait grand tort, selon mon petit sens, de l'appeler de ce nom [le Rabelais d'Angleterre]. Rabelais, dans son extravagant et inintelligible livre, a répandu une extrême gaieté et une plus grande impertinence; il a prodigué l'érudition, les ordures et l'ennui; un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. (1734, p. 196)</td></tr>
<tr><td colspan="3">But in my humble Opinion, the Title of the English Rabelais which is given the Dean, is highly derogatory to his Genius. The former has interspers'd his unaccountably-fantastic and unintelligible book, with the most gay Strokes of Humour, but which at the same Time has a greater proportion of Impertinence. He has been vastly lavish of Erudition, of Smut, and insipid Raillery. An agreeable Tale of two Pages is purchas'd at the Expence of whole Volumes of Nonsense. (2009 [1733], p. 108)</td></tr>
<tr><td>[...] but people do him great injury, in my humble opinion, to call him by that name. Rabelais, in his extravagant and unintelligible book, let loose an extreme jollity and an extremer impertinence; he poured out erudition, filth, and boredom; you will get a story two pages long at the price of volumes of nonsense. (D, p. 106)</td><td>[...] but it does him a great disservice, in my humble opinion, to call him by that name. Rabelais, in his extravagant and incomprehensible book, manifested extreme gaiety and even greater impertinence; he was lavish with erudition, obscenities and boredom, - a good story in two pages at the expense of volumes of rubbish. (T, pp. 107-108)</td><td>[...] but it is a great mistake, I believe, to identify him thus. Rabelais, in his extravagant and incomprehensible book, radiated extraordinary gaiety and even greater impertinence; he lavished on us erudition, excrement, and tediousness; a good two-pages story is worth more than volumes of stupidity. (S, p. 89)</td></tr>
</table>

Ici encore le texte anglais renforce les effets, parle du *génie* de Swift, concrétise l'« extrême gaieté » en parlant de « most gay strokes of humour », remplace la coordination « et » par « but with at the same time », ajoute l'adverbe « vastly » et renforce les « volumes de

sottises » en « the expence of whole volumes of nonsense ». Adjectifs et substantifs sont régulièrement dédoublés par des synonymes, comme dans l'exemple suivant où sont mentionnées les qualités des comédies de trois auteurs anglais appréciés par Voltaire :

Tableau 6. À propos des qualités respectives des pièces de Congreve, Vanbrugh et Wycherley

Ses pièces sont **les plus spirituelles et les plus exactes**; celles de Vanbrugh, **les plus gaies**, et celles de Wycherley **les plus fortes.** (1734, p. 175)		
Mr. *Congreve*'s Comedies are **the most witty and regular**, those of sir *John Vanbrugh* **most gay and humourous**, and those of Mr. *Wycherley* have **the greatest Force and Spirit.** (2009 [1733], p. 96).		
His plays are the wittiest and the most scrupulously written, those of Vanbrugh **the gayest**, and those of Wycherley **the most vigorous**. (D, p. 93)	His plays are the most witty and true to life, those of Vanbrugh **the funniest**, those of Wycherley **the most daring**. (T, pp. 99-100)	His plays are the wittiest and most accurate; those of Vanbrugh **the most comical**; and those of Wycherley **the most daring.** (S, p. 77)

« Gay » se voit dédoublé par « humourous » et « force » par « spirit », alors que les traductions modernes se contentent à chaque fois d'un seul mot, comme en français. Les tragédies anglaises « sont presque toutes barbares », estime Voltaire, mais « elles ont des lueurs étonnantes ». Le verbe « to dart » (jeter) concrétise la métaphore et « étonnantes » est rendu par le triple « resplendent », « amaze » et « astonish » :

Tableau 7. À propos des tragédies anglaises

[...] leurs pièces, presque toutes barbares, [...], **ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit.** (1734, p. 166)		
Their dramatic pieces, most of which are barbarous, [...] **dart such resplendent Flashes, thro' this Gloom, as amaze and astonish**. (2009 [1733], p. 91).		
Their plays are almost all barbarous [...], **but there are dazzling flashes in the middle of their night**. (D, p. 88)	Their plays, almost all barbarous, [...], **have amazing flashes amid this gloom**. (T, p. 95)	[...] their plays, almost all barbaric [...], **have these astonishing flashes in the midst of darkness.** (S, p. 73)

À la « beauté des vers » de la tragédie *Caton* d'Addison s'ajoute en anglais l'harmonie : « the beauty and harmony of the numbers » :

Tableau 8. À propos d'Addison et de sa tragédie *Caton* (1713)

Son *Caton d'Utiq*ue est un chef-d'œuvre **pour la diction et la beauté des ve**rs. (1734, p. 166)		
His CATO is a Master-piece **both with regard to the Diction, and the Beauty and Harmony of the Numbers**. (2009 [1733], p. 92).		
His *Cato of Utica* is a masterpiece **in its diction and in the beauty of its verse**. (D, p. 89)	His *Cato of Utica* is a masterpiece **in its diction and in the beauty of verse**. (T, p. 95)	His Cato of Utica is a masterpiece **of language and beautiful verse**. (S, p. 73)

Et les tragédies auxquelles assiste le spectateur Voltaire sont « froides » en dépit de leur succès, « flat and insipid » dit le texte anglais qui compte 23 mots, soit 13 de plus que dans la version française qui n'en a que 10 :

Tableau 9. À propos des tragédies auxquelles Voltaire a assisté comme spectateur

J'ai vu des pièces nouvelles **fort sages**, mais **froides**. (1734, pp. 167-168)		
I have seen **some** new Pieces **that were written with great regularity,** but **which at the same Time were very flat and insipid**. (2009 [1733], p. 92).		
I have seen **some** new plays **that are very well behaved but dull.** (D, p. 89)	I have seen **recent** plays **very regular but frigid.** (T, p. 95)	I have seen **some** new plays, **wise but chilly.** (S, p. 73)

Cette amplification assumée par une voix énarrative qui se complaît à renforcer l'argumentation se retrouve partout dans le texte, lui donnant ainsi une densité plus cohérente que celle des versions françaises. Nicholas Cronk (1997) a remarqué que, dans ces dernières, la section consacrée à la littérature anglaise, en raison même de sa critique *explicite*, fournissait une sorte de contrepoids à la première partie qui tend *implicitement* à dénoncer les faiblesses de la société française[16]. Le lectorat anglais de 1733 découvre en revanche dans les *Letters* un ensemble descriptif et critique de la nation britannique

16. « If we wish to define a strategic function for the letters on literature in the *Lettres philosophiques*, we could argue that they include a partial criticism of English culture calculated to make the French reader more receptive to praise of the English elsewhere in the book. [...] In this view, the section on English literature becomes part of a balancing act in which some explicit criticism of the English provides a counter-weight to implicit criticism of the French elsewhere in the book » (Cronk, 1997, p. 100).

de l'époque auquel il peut globalement adhérer, y compris pour ce qui est des jugements littéraires. Cronk insiste sur le fait que les réflexions de Voltaire sur les belles lettres n'apparaissent pas nécessairement comme émanant d'un visiteur étranger; elles reflètent une opinion qui pourrait tout aussi bien avoir été formulée par un écrivain anglais[17]. Voltaire et Pope se rejoignent par exemple sur la manière de traduire et plaident tous deux pour rendre l'esprit plutôt que la lettre. Voltaire, dans la polémique autour de la traduction d'Homère, dernier soubresaut de la Querelle des Anciens et des Modernes, apprécie le travail de Pope, comme en témoigne entre autres cet extrait au sein d'un fragment qui tente de démontrer que les écrivains anglais sont davantage respectés en Angleterre qu'en France.

Tableau 10. À propos de la traduction d'Homère de Pope

<table>
<tr><td colspan="3">Tel est le respect que ce peuple a pour les talents qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. [...] Si la religion de M. Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas moins que sa traduction d'Homère ne lui ait valu deux cent mille francs. (1734, pp. 204-205)</td></tr>
<tr><td colspan="3">The English have so great a Veneration for exalted Talents, that a Man of Merit in their country is always sure of making his Fortune. [...] The Religion which Mr. Pope professes excludes him indeed for Preferments of ev'ry kind, but then it did not prevent his gaining two hundred Thousand Livres by his excellent Translation of Homer. (2009 [1733], pp. 112-113)</td></tr>
<tr><td>Such is the respect that this people has for talent, that a man of merit there always makes his fortune. [...] If the religion of Mr. Pope does not permit him to hold a place, it at least has not prevented his translation of Homer from bringing him two hundred thousand francs. (D, pp. 110-111)</td><td>Such is the respect this nation has for talent that a man of parts always makes his fortune here. [...] If Mr Pope's religion excludes him from office at any rate it does not prevent his translation of Homer from bringing him two hundred thousand francs. (T, p. 111)</td><td>Such is the respect that this people has for talent that a man of parts is assured of a fortune. [...] If M. Pope's religion prevents him from holding public office, it has not prevented his translation of Homer from earning him two hundred thousand francs. (S, p. 93)</td></tr>
</table>

17. « English readers of 1733 would not have read Voltaire's letters on literature simply as the critique of a foreigner: they would have recognised rather the expression of opinions which were current in England at the time. […] Voltaire's views on English literature in the "Lettres anglaises" reflect those of many English writers » (Cronk, 1997, p. 105).

La traduction d'Homère est qualifiée d'excellente dans le texte anglais dont la voix énarrative souligne l'argumentation que les traductions modernes modèrent en demeurant systématiquement plus proches de la version française. Le texte anglais de 1733 renforce la portée du discours constituant; l'emphase nourrit tous les aspects du texte et émet avec la même vigueur certaines critiques portant également sur des auteurs français comme Rabelais, Molière ou Voiture, mais aussi sur l'Académie, par exemple dans ce passage à propos des éloges prononcés par les Académiciens :

Tableau 11. À propos des éloges que les Académiciens prononcent et des limites de la recherche

<table>
<tr><td colspan="3">[...] ça a été une espèce de loi d'ennuyer le public. [Les plus grands génies], ne pouvant trouver de pensées nouvelles, ont cherché des tours nouveaux, et ont parlé sans penser [...] Il y a un point, passé lequel les recherches ne sont plus que pour la curiosité. (1734, pp. 217 et 220)</td></tr>
<tr><td colspan="3">[...] 't was laid down as a kind of Law, that the Publick should be indulg'd from Time to Time the sullen satisfaction of yawning over these Productions. [...] These Gentlemen, not being able to strike out any new Thoughts, hunted after a new play of Words, and deliver'd themselves without thinking at all. [...] There is a certain Point, beyond which, all Researches serve to no other Purpose, than merely to delight an inquisitive Mind. (2009 [1733], pp. 118-119 et 120)</td></tr>
<tr><td>[...] it was a sort of law to bore the public. [...] Unable to find any new thoughts, they looked for new turns of phrase, and spoke without thinking. [...] There is a point beyond which research becomes a matter of mere curiosity. (D, pp. 116 et 117-118)</td><td>[...] it has been a kind of law to bore the public. [...] Unable to find new ideas they have hunted for new turns of expressions, talked without thinking. [...] There is a point beyond which researches are only for curiosity. (T, pp. 117 et 118)</td><td>[...] boring the public became a kind of law. [...] Unable to find new ideas, they sought new turns of phrase, and spoke without thinking. [...] There is a point beyond which research satisfies only curiosity. (S, pp. 98-99 et 100)</td></tr>
</table>

Le contraste avec les retraductions modernes ne saurait être plus significatif : « ennuyer le public », « to bore the public », devient dans la version anglaise de 1733 « the Publick should be indulg'd from Time to Time the sullen satisfaction of yawning over these Productions » (le public se voit gratifié de temps à autre du triste plaisir de bâiller à ces productions); « ils ont parlé sans penser » est allongé en « they deliver'd themselves without thinking **at all** », et les « recherches [qui] ne sont plus que pour la curiosité » se

métamorphosent en « Researches [which] serve to no other Purpose than merely to delight an inquisitive Mind ».

Conclusion

Les *Lettres anglaises,* mais aussi les *Lettres philosophiques*, éditées sous de fausses adresses, jugulent une parole qui se sait interdite; cette retenue est fidèlement reprise dans les versions anglaises modernes et articule une expression qui en même temps qu'elle se divulgue s'étouffe par prudence dans l'éviction. Tout discours littéraire est « radicalement contextualisé », affirme Dominique Maingueneau (2016, p. 5). Le contexte des *Lettres anglaises* est celui d'une époque où l'Angleterre et la France occupent une place prépondérante dans la remise en question de la société. Si les deux pays diffèrent dans leur mode de diffusion des idées, ils n'en partagent pas moins cette « simultanéité historique » dont parle la traductologue Annie Brisset (2004, p. 49). Il en découle que le texte anglais de 1733 et les originaux français partagent des codes culturels qui sont absents des retraductions modernes. Dans la version anglaise contemporaine de Voltaire, les infidélités au texte premier font remonter à la surface les préoccupations et les questionnements des Lumières. Dans cette optique, les *Lettres anglaises* s'abreuvent à plusieurs sources. Celle de la version anglaise de 1733 rend compte d'un exil qui s'assume dans une parole libre : « j'étais à Londres quand j'écrivais ces bagatelles il y a six ans, je ne pensais pas plus à la France qu'au Monomotapa », écrit Voltaire au comte de Maurepas en quémandant sa protection contre la lettre de cachet qui le menace suite à la parution en France des *Lettres philosophiques* en avril 1734. « J'ai fait humainement ce que j'ai pu pour prévenir le débit de ce scandaleux ouvrage », ajoute-t-il encore dans sa lettre au ministre (1963, t. I, pp. 475-476). Voltaire inscrit son discours constituant dans un espace problématique qui se manifeste en particulier dans l'appareil paratextuel des *Lettres* (préfaces et correspondance), mais aussi lorsqu'on confronte la version anglaise et les versions françaises. Cet espace est celui d'une paratopie qui dit son appartenance et sa non-appartenance à une France où tout philosophe qui prend la parole se doit en même temps de prétendre qu'elle se diffuse malgré lui. « Je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que simple et ordinaire », confie Voltaire à son ami Pierre Cideville (*ibid.*, p. 396). Le texte français exprime des jugements dans une retenue que reproduisent les retraductions anglaises récentes. Tandis que Voltaire disséminera les

Lettres dans les *Mélanges* (1761), camouflant une parole que l'espace français interdit, les nombreuses rééditions anglaises de l'époque[18] font entendre une voix énarrative qui, par le bais de l'emphase, clame haut et fort un discours s'incorporant dans une société où Raison et Bon Goût se discutent à l'unisson, en toute liberté. En cela, l'original français trouve son accomplissement dans l'énonciation anglaise de Lockman qui fait pleinement entendre ce que Voltaire s'oblige à masquer ou à tempérer.

Références

Ouvrages de Voltaire

Voltaire (1733). *Letters concerning the English Nation.* Trad. John Lockman. London, C. Davis & A. Lyon.

Voltaire (1734). *Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets*. Basle [Londres, W. Bowyer].

Voltaire (1734). *Lettres philosophiques.* Amsterdam, Chez E. Lucas [Rouen, Jore].

Voltaire (1757). « Gens de lettres », *in* D. Diderot et J. L. R. d'Alembert, *Encyclopédie. Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.* Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand. Vol. VII, pp. 599-600.

Voltaire (1909 [1734]). *Lettres philosophiques.* Édition critique de Gustave Lanson. Paris, Hachette.

Voltaire (1963 et 1983). *Correspondance.* Tomes I et VI. Édition critique de Théodore Besterman. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

Voltaire (2001 [1961]). *Philosophical Letters (Letters Concerning the English Nation).* Ed. John Leigh. Trans. Ernest Dilworth. Mineola, New York, Dover Publications.

Voltaire (2005 [1980]). *Letters on England.* Trans. Leonard Tancock. London, Penguin Books.

Voltaire (2007). *Philosophical Letters. Or, Letters Regarding the English Nation.* Trans. Prudence L. Steiner. Indianapolis and Cambridge, Hackett Publishing Company.

Voltaire (2009 [1994; 1733]). *Letters concerning the English Nation.* Ed. Nicholas Cronk. Oxford, Oxford University Press.

18. Dès 1733 parut une deuxième édition (London & Dublin, reprinted by and for George Faulkner). Les *Letters concerning the English Nation by Mr. de Voltaire* sont ensuite rééditées en 1740 (Dublin, by George Faulkner), 1741 (London, printed for C. Davis), 1759 (Glasgow, printed by R. Urie), 1760 (London, printed for L. Davis and C. Reymers) et 1778 (London, sold by J. and R. Tonson, D. Midwinter, M. Cooper and J. Hodges).

Voltaire (2019 [1770-1772]). *Questions sur l'Encyclopédie*. Édition critique de Nicholas Cronk, Christiane Mervaud et Gillian Pink. Paris, Robert Laffont.

Autres références

Brisset, Annie (2004). « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance. Sur l'historicité de la traduction ». *Palimpsestes*, 15, pp. 39-68.

Brown, Harcourt (1967). « The Composition of the "Letters concerning the English Nation" », *in* W. H. Barber *et al*., dir., *The Age of the Enlightenment: Studies Presented to Theodore Besterman*. Edinburgh, Oliver and Boyd, pp. 15-34.

Cronk, Nicholas (1997). « Translation and Imitation in the "Lettres anglaises" », *in* U. Kölving et C. Mervaud, dir., *Voltaire et ses combats*. Vol. 1. Oxford, Voltaire Foundation, pp. 99-124.

Cronk, Nicholas (2001). « The "Letters concerning the English Nation" as an English Work: Reconsidering the Harcourt Brown Thesis ». *SVEC,* 10, pp. 226-239.

Elias, Norbert (1974). *La société de cour*. Paris, Calmann-Lévy.

Genette, Gérard (1982). *Palimpsestes.* Paris, Éditions du Seuil.

Genette, Gérard (1987). *Seuils*. Paris, Éditions du Seuil.

Graves, Michael (2007). *Jerome's Hebrew Philology: A Study Based on his Commentary on Jeremiah*. Leiden, Koninklijke Brill.

Hume, David (1758). *Essais philosophiques sur l'entendement humain*. Trad. Samuel Formey. Amsterdam, chez J. H. Schneider.

Jooken, Lieve et Guy Rooryck (2010). « John Locke ou la traduction de l'entendement », *in* T. Naajkens, dir., *Event or Incident. On the Role of Translations in the Dynamics of Cultural Exchange*. Bern, Peter Lang, pp. 233-254.

Jooken, Lieve et Guy Rooryck (2011). « The Freedom of Expressing One's Ideas. Translating La Mettrie ». *The Translator*, 17, 2, pp. 233-254.

Lee, J. Patrick (2001). « The Unexamined Premise: Voltaire, John Lockman and the Myth of the "English Letters" ». *SVEC*, 10, pp. 340-270.

Maingueneau, Dominique (1990). *Pragmatique pour le discours littéraire.* Paris, Bordas.

Maingueneau, Dominique (2004). *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation.* Paris, Armand Colin.

Maingueneau, Dominique (2016). *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.

Maingueneau, Dominique et Frédéric Cossutta (1995). « L'analyse des discours constituants ». *Langage*, 117, pp. 112-125.

McMurran, Mary Helen (2010). *The Spread of Novels. Translation and Prose Fiction in the Eighteenth Century.* Princeton and Oxford, Princeton University Press.

Rooryck, Guy et Lieve Jooken (2013a). « Le péritexte des traductions anglaises du *Discours sur les Sciences et les Arts* de Jean-Jacques Rousseau : la voix énarrative du traducteur ». *META*, 58, 3, pp. 589-606.

Rooryck, Guy et Lieve Jooken (2013b). « Elie Luzac et *L'homme plus que machine* (1748) ». *Cadernos de Tradução*, 38, 1, pp. 197-225.

Rooryck, Guy et Lieve Jooken (2019). « Les *Lettres philosophiques* en anglais ou l'abondance de la traduction première ». *Cadernos de Tradução*, 39, 1, pp. 94-116.

Saint-Simon, Louis, duc de (1985). *Mémoires*. Tome V. Édition critique de Yves Coirault. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

Swift, Jonathan (1728). *Voyages de Gulliver*. Trad. Abbé Desfontaines. Paris, Jacques Guérin.

Vossler, Charles (1923). *Langue et culture de la France : histoire du français littéraire des origines à nos jours*. Trad. Alphonse Juilland. Paris, Payot.

Wismann, Heinz (2012). *Entre les langues.* Paris, Albin Michel.